

Lundi 15 octobre 10h00 [GMT + 1]

NUMERO **241**

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ CLINIQUE ▪

LE DERNIER MOT

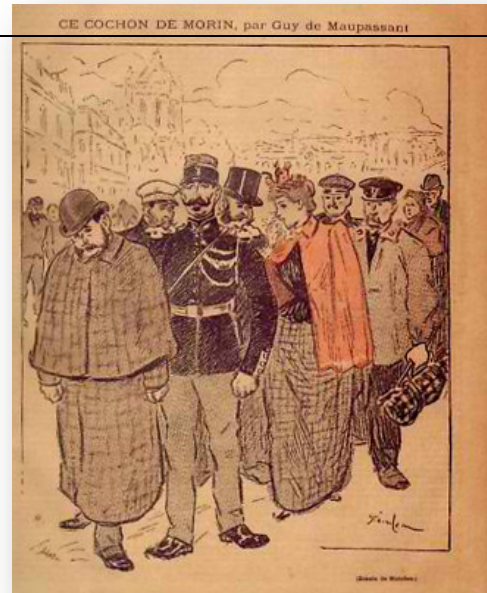
par **Xavier Gommichon**

« Lacan dit que l'insulte est le premier et puis le dernier mot »¹. Dans son cours du 6 décembre 1989, Jacques-Alain Miller analyse, dissèque [les caractéristiques et les fonctions de l'insulte](#), à laquelle Jacques Lacan a donné une place centrale dans la psychose par le biais, notamment, de l'hallucination « truie », rapportée dans le Séminaire III.

Citant Jean-Claude Milner, il range l'insulte selon qu'elle est un nom de qualité (idiot, imbécile) ou un nom classifiant (gendarme, professeur). Mais l'insulte, fondamentalement, peut être portée par n'importe quel signifiant. Peut-être même plus particulièrement par le nom du père, au sens du nom de famille. A l'inverse, l'insulte peut constituer un Nom du Père. Le contexte dans laquelle elle est énoncée, proférée ou suggérée importe lui aussi. Dans l'œuvre de Guy de Maupassant, J.-A. Miller puise l'illustration de ce à quoi un sujet peut être réduit après qu'une mésaventure galante lui attire un sobriquet prenant valeur d'insulte : *Ce cochon de Morin*, titre éponyme de la nouvelle. À la fin de l'histoire, le

malheureux Morin meurt. Maupassant semble ici s'accorder avec Lacan pour « rapprocher l'insulte et le Jugement dernier »².

Pour autant, si « l'insulte, c'est l'effort suprême du signifiant pour arriver à dire ce qu'est l'autre comme objet a , pour le cerner dans son être, en tant justement que cet être échappe au sujet »³, c'est, en dernier recours, au sujet insulté que revient le choix de ce signifiant et de son sens.



Logique d'une appartenance

Pour Kader, la stigmatisation est une compagne depuis l'enfance. D'aussi loin qu'il se souvienne, il a toujours été, d'une façon ou d'une autre, le mauvais objet de l'Autre. Et notamment « l'Arabe de service ». Il précise : de la part des adultes.

Kader « ne pense pas que tous les français sont racistes », mais qu'être immigré en France est [une expérience de rejet universelle](#). Vérité dont il s'assure en premier lieu que l'analyste ne s'y oppose pas. On pourrait s'étonner de sa position ; Kader représente le type même de l'intégration réussie. Fils d'immigrés économiques maghrébins, il a depuis son plus jeune âge été un élève brillant, maniant la langue française parfaitement, rattrapant, voire dépassant rapidement ses frères aînés. Il ajoute que ses meilleurs copains étaient « les bretons » et qu'il ne cachait pas un franc désintéret pour tous ses « cousins ».

Aujourd'hui, Kader est avocat et c'est une difficulté à plaider qui l'amène voir un analyste. Il ressent une gêne chaque fois qu'il doit prendre la parole, « une perte au niveau de l'oral » dit-il. Cette gêne a pour conséquence que lors des plaidoiries, il s'emballe, va trop loin et se fait parfois rappeler à l'ordre par le juge. Sans l'énoncer en ces termes, il semble s'agir d'un débordement de colère. Lui dit qu'il éprouve « de la honte ».

Tout en laissant cette question de côté, l'analyste écoute Kader évoquer son enfance, sur laquelle il aime s'étendre, raconter, témoigner.

Un élément particulièrement frappant se dévoile dans son discours concernant sa famille et « ses origines » : l'ambivalence. Le tout premier souvenir qu'il rapporte est celui d'un abandon, vers l'âge de 5 ans, celui de sa mère dans un parc de la banlieue parisienne et dont il dit : « Cela justifie le conflit avec ma mère. » Ce conflit, dont on verra la portée de haine

ultérieurement, est compensée, aussitôt exprimée, par une version « sociologisante » de l'image parentale : ses parents étaient des gens pauvres et humiliés, mais profondément intègres. Cette ambivalence touche pareillement son père décrit comme faible et « rabaissé » par sa femme, mais honnête et travailleur.

L'identification à l'intégrité est un des signifiants de son éthique professionnelle. Signifiant qui le contraint néanmoins à ne pas se faire payer par ses clients modestes, « coupable » qu'il est de l'argent qu'il réclame. Il entend à ce propos l'intervention de l'analyste qui lui suggère qu'une autre éthique pourrait consister, au contraire, à ne pas dévaloriser son propre travail.

À ce propos, son père, dit-il, ne l'a pas « valorisé » mais renvoyé à une image « d'intellectuel », impliquant un manque de virilité - cette question fera surface à l'âge de quinze ans par une interrogation angoissante sur son homosexualité.

Toujours ambivalent, Kader catégorise toute référence à son environnement « culturel » (religion, rites, liens sociaux) comme barrée d'un rejet radical, inadéquat à son être. Mais sans que jamais il n'en construise un élément de persécution, au nom d'une appartenance de groupe qui reste toutefois problématique. Ce groupe, c'est celui défini par la mère dans l'opposition structurelle que Kader rapporte ainsi : « Il y avait "eux", *les français*, donc il y avait "nous" », sans distinction d'aucune individualité.

C'est dans ce grand écart que Kader a fait ses choix, épousant une femme « française » et élevant ses enfants « comme des français », c'est à dire toujours « à côté » des préceptes et règles familiales prônés. Mais aussi « à côté », géographiquement, de sa mère.

Ce sur quoi portent les revendications de Kader, J. Lacan le définit dans sa « Note sur l'enfant » : à savoir l'absence « d'incarnation de la Loi dans le désir »⁴. La domination de la fratrie par *une seule* et l'application de principes anonymes tirés de la tradition, ont obéré « la marque d'un intérêt particularisé ». Pour être singulier, le sujet doit donc se tenir hors de l'ensemble car aucun Nom-du-père n'est venu l'extraire du Un formé par le groupe. C'est ainsi que l'on décèle chez lui cette nécessité d'auto-nomination qui l'a rapproché de l'autre ensemble, *les français*. En effet, Kader pense savoir depuis l'enfance qu'il est différent et que son destin n'est pas « dans cette culture ».

Or la logique du Nom-du-père, lorsqu'il est absent, conduit à ce que Kader ne puisse non plus appartenir à l'autre ensemble, et c'est avec cette boiterie permanente qu'il doit

marcher. Ce qui ne l'empêche pas d'être sensible, à son tour, à la « particularité » de ses enfants.

Pendant les premiers temps de la cure, Kader étire la chaîne signifiante de cette « défaillance de l'Autre comme lieu du signifiant »⁵, permettant un effet de singularisation subjective.

Finalement, cette singularisation est celle d'une place d'exception, une place à part dans la famille, dans la fratrie, dans la société. Une place sous le regard malveillant de l'Autre. Cette place, sans jamais la revendiquer ouvertement, Kader l'assume avec une certaine sérénité.

La gifle

Jusqu'à ce qu'une gifle démasque brutalement le lien de haine profonde unissant la mère et le fils. Cette haine larvée resurgit à l'occasion d'un incident familial, révélant l'énoncé d'un reproche primordial : « Tu es un mauvais fils. » « [D'une façon générale, indique J.-A. Miller, le *cela* du *tu es cela*, est plutôt dépréciatif. À charge pour l'analyste, à l'occasion, de faire de cette dépréciation même le principe de la louange.](#) »⁶

Cet épisode est l'occasion pour Kader de se faire procureur, de mettre sa mère sur le banc des accusés et de prendre l'analyste à témoin de l'agression dont il était victime. Équivalente à une insulte, cette gifle « vise l'Autre au point d'indicible, c'est-à-dire là où l'être même excède les possibilités de la langue. »⁷ La colère qui s'ensuit met longtemps à retomber et dure aussi longtemps que l'analyste se prêta au jeu du témoin.

Pas un instant Kader n'insulta sa mère, mais dans cette colère il put dire finalement cette vérité qu'il connaissait de toujours : « Elle me hait. » Une vérité sans cause, sans logique et sur laquelle il n'avait aucune prise.

Kader retrouve finalement son phlegme et sa sérénité lorsque l'analyste fait mine de s'intéresser à autre chose. Il avoue, alors, n'avoir plus rien à dire « là-dessus » car cette reconstruction de l'enfance n'était que la sienne. « Tout cela n'a plus la même valeur qu'avant. »

« Poussin français »

Quelques temps plus tard, Kader relata pour la seconde fois une anecdote visiblement importante pour lui : alors qu'il était aux États-Unis chez un ami américain, une conversation à trois, en présence d'un compatriote, vint à s'attarder sur le thème de la culture française.

Et l'ami américain de s'exclamer : « Kader, tu représentes pour moi l'essence même de la culture Française. » Jubilation de l'intéressé : outre l'effet de reconnaissance par un Autre, il supposa le dépit intérieur du compatriote « français » qui assistait à la scène.

Or, cette anecdote venait avec insistance redoubler un autre signifiant jusque-là non relevé par l'analyste : « Un jour, ma mère m'a dit, dans son dialecte, en me regardant droit dans les yeux : "Toi, tu es un *poussin de français*". »

Aujourd'hui Kader sourit de cette expression. Il l'a faite préciser par sa mère qui l'a confirmé. Depuis, ce sobriquet lui est resté comme ce qui l'a nommé dans la fratrie. Un « nom de la mère » qui sonne comme le « Cochon de Morin », mais qui n'en a pas le caractère infamant et dont on peut faire l'hypothèse qu'il a fonctionné comme Nom du Père.

« Au fond, la formule de l'insulte, elle vient bien au moment où, dans la défaillance de l'Autre comme lieu du signifiant, qui s'écrit A barré, l'être du sujet comme petit *a* émerge. C'est alors que du fond de la langue surgit un signifiant qui vient épingler précisément le moment de l'indicible. C'est pourquoi cette épithète figée vise à dire ce qui est le propre du sujet. C'est pourquoi la haine est une des voies vers l'être. »⁸



Notes :

¹ J.-A. Miller, *Le Banquet des Analystes*, L'Orientation lacanienne, cours de 1989 -1990.

² Idem.

³ Idem.

⁴ J. Lacan, « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2004, p. 373.

⁵ J.-A. Miller *Le Banquet des Analystes*, op. cit.

⁶ Idem.

⁷ Idem.

⁸ Idem.

▪ LA ROSE DES LIVRES ▪

LAISSER VENIR LE VENIR LUI-MÊME, DIT-ELLE.

par Nathalie Georges-Lambrichs

Entre « les urgences », « le bloc » et « la réa », une parole couchée pulse, une parole de vérité semble-t-il, et dans le battement qui l'irrigue, *Réanimation* prend place parmi les livres qui refondent la littérature telle qu'elle trouve une assise simple dans une forme immédiatement lisible, passé le temps de ses adieux de génie à elle-même. La psychanalyse – que l'auteur n'ignore pas si elle n'y recourt explicitement – y serait-elle pour quelque chose ? « J'en sais assez sur la surpuissance des images pour m'efforcer d'entretenir celles qui, à défaut d'être heureuses, me procurent un relatif apaisement » (p. 130). Sur les bords d'écriture qui l'enveloppent, le dérober et le révèlent, il s'agit du corps, de l'organisme qui le supporte et l'excède, le métamorphosant en une sorte d'hypertexte indéchiffrable et, plus exactement, d'un corps de désir, ravagé par une maladie létale. « "Poésie et médecine, c'est pareil", prétendait William Carlos Williams. » « Parce que ça délivre ? » (p.78), questionne-t-elle.



Étrange, ce « ça » unique, qu'il n'y a pas ou plus pour ces deux champ et chant qui ne se recouvrent pas ; et de quelle délivrance s'agirait-il ? Sûrement celle du corps, qui ici n'est pas « le » mais celui de Blaise livré aux gestes sophistiqués et qui ne s'aperçoit que par le filtre du regard d'un autre, une, celle, en l'espèce, qui écrit et qui l'aime, ce corps, tel qu'il lui apparaît, déformé, appareillé, lisse, pansé, nu comme jamais auparavant, tel qu'elle en est, en présence, séparée et le regarde et le fixe sur la pellicule.

Ce livre se passe de l'étiquetage « roman ». D'ailleurs, les préliminaires passés, prenant en son cœur la forme du journal, du 30 mars au 10 avril 2008, il gagne en épaisseur dans laquelle la parole se prend et dont elle n'extrait que des faveurs et des

embellies, portée qu'elle est à l'incandescence et refroidie selon les procédés de toujours, pour voyager et nourrir l'échange qu'il faut avec son prochain – ici Warhol et ses aphorismes – ou ses semblables.

Il n'y a bientôt plus qu'elle, la parole, sur cette scène où s'écrit la chronique d'un séjour en réanimation, telle qu'elle s'impose comme le partenaire primordial de cette femme qui use de tous ses stratagèmes pour maintenir en vie le corps de l'homme aimé, et résister à l'objet *technique* que la médecine en sa pointe le laisserait être, si elle ne veillait : « Car parler de Blaise à défaut de lui parler revient à le ranimer par la parole. Et quoi de plus agréable que de parler aux autres de l'homme qui vous manque ? » (p. 82)

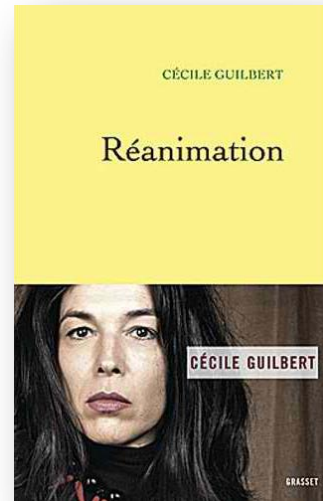
Dans ce manque, une femme se révèle, augmente en densité, en existence, mue par laquelle elle s'émancipe d'une limite qu'elle ne savait pas :

« [...] foin du roman familial !
Mille choses à faire m'attendent.
Toutes sortes d'affaires à régler.

À commencer par mettre de l'ordre dans celles de Blaise. » (p. 84)

Vita nova

Cette femme qui aime un homme d'un amour inconditionnel et absolu sait mobiliser toutes les ressources de l'écriture, et non contente de n'avoir pas froid aux yeux, expose ses prunelles aux mille détails de ce fragment de désastre charnel aimanté par un « point opaque et fascinant » (p.121) qui les assaille et les aveugle. Elle connaît aussi la peur, mais lui oppose (p. 99) le parti pris des choses, comme ces « objets intimes naufragés au fond du sac » (p. 86). S'il lui semble qu'elle commet un viol lorsqu'elle pénètre là d'où le corps de l'aimé s'est absenté – son atelier, son agenda, son ordinateur, son mobile – (p.88-89), elle aperçoit vite que c'est pour mieux rejoindre son corps vivant, dans l'état où il se trouve, le regarder et s'en satisfaire sans vergogne, **car l'amour véritable guette les signes de la *vita nova***, qu'il saisit à partir du dessaisissement qu'il requiert, imprévisible et radical.



Ce que cette contemplation de la nudité du corps de l'aimé fait surgir n'est pas une image, mais l'impression d'une première fois (p.103), et c'est alors que le regard de celle qui « blasonne » ce corps (p. 107) plutôt qu'elle ne l'observe se heurte à la douloureuse absence des mots, insolites dès lors que de ce corps, aucune autre réponse que celle de l'événement en quoi consistent sa présence et sa révélation ne peut sourdre. Il lui faut prendre en patience les voix anonymes des soignants, les mots de base dont le sens s'inverse (« il va bien » p. 115), se venger par son art consommé de la formule de ce



qu'elle endure : « Pour un médecin n'existe que la maladie, dont l'extension périphérique s'appelle le malade, et l'extension de l'extension ce résidu souvent admirable [...] », à savoir la famille. (p.118). L'angoisse ne lui est pas pour autant épargnée.

Une parabole

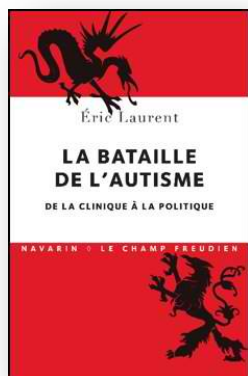
Ni essai ni roman, cette descente très physique et matérielle au bord du monde inconnu dans lequel chacun peut choir à tout moment, défait soudain de tout ce qui le faisait être, réduit à l'existant : « voir le corps ouvert : L'expérience même de l'impossible. » (p. 138) Loin qu'elle s'efforce de le rejoindre ou de le dépasser, l'écriture forme une parabole, épouse la trajectoire de ces deux corps séparés, de leurs pensées et de leurs non-pensées, et ses paliers qui sont ici de compression sévère, rapprochant la femme de l'incertitude quant au pronostic vital de son époux et creusant crûment l'écart entre soigner et guérir, entre Hypnos et Thanatos (p.152). Plutôt porte-t-elle, dans les vicissitudes du quotidien dilaté à l'extrême, son obstination et accueille-t-elle le plus contingent de chacune des heures qui font ces jours, la marquant d'un désir de bien dire tout ce qui ressortit de cette étrange violence de la dépossession d'une femme. Quand le lien entre voir et dire ou traduire se rompt, elle recourt aux descriptions de tableaux peignant des scènes atroces ou pire, aux reconstitutions réalistes, documents ou clichés photographiques qui essaient sur la toile – le temps que la retenue, vivier des mots un instant tari, se reconstitue et reprend alors le fil, s'exerçant à s'aguerrir en s'affrontant à la représentation de cet envers du corps, pour « se vacciner peu à peu contre la terreur de la maladie et de la mort » (p. 164) pour supporter « le déferlement bouclé sur lui-

même d'un incessant roulis de questions sans réponses » (p. 123) qu'induit le heurt avec le réel.

Des réminiscences éclairent la nuit, des pensées frivoles voguent le jour, le temps immobile soudain, aura cessé où des bonheurs instantanés côtoyaient des abîmes que l'écriture amoureuse résorbait au fur et à mesure, sans dédaigner les sortilèges qui sont de l'amour même, ni la beauté des dits, la fragrance des jardins ou la fulgurance des saisons.

Cécile Gilbert, *Réanimation*, Paris, Grasset, 2012, 270 pages, 18 €

▪ LA BATAILLE DE L'AUTISME EN PERSPECTIVES ▪



Éric Laurent

La Bataille de l'autisme De la clinique à la politique

>> Ce livre est une véritable mine pour la clinique de l'autisme et la clinique tout court. Éric Laurent y condense son expérience hors pair, la relit avec le dernier enseignement de Lacan éclairé par Jacques-Alain Miller et rebondit pour nous offrir des avancées nouvelles, utilisables par tout un chacun. Ayant eu le privilège de nous y plonger dès cet été, nous avons souhaité en donner quelques instantanés de lecture. É. Laurent a un art singulier pour *surfer* entre des registres multiples, les articuler, les faire résonner et s'en servir pour interpréter notre monde. Il ne s'agira donc pas d'un compte rendu ou d'un résumé, mais d'une série de flashes témoignant de ce que *La Bataille de l'autisme* nous apprend pour mieux lire la clinique et la politique. C'est une manière de parier sur la *pluralisation de l'instance de la lettre et de ses usages*, soit l'une des pistes de travail qu'É. Laurent nous ouvre pour le traitement de l'autisme – une piste autrement prometteuse que les spécialisations rééducatives servies par la HAS & consorts.

“Parler n'est pas un acte cognitif, c'est un arrachement réel”

par Pascale Fari

Parler, c'est s'extraire quelque chose du corps. Supporter cet “événement de corps” nécessite des appareillages fort complexes. Ce que l'autisme nous enseigne, c'est aussi cela. Pas à pas, *in statu nascendi*, É. Laurent élucide les conditions de possibilité de l'émergence de la parole.

Parler, c'est déjà mettre en jeu un circuit pulsionnel – et donc un bord. Avec une simplicité magistrale, É. Laurent nous rend accessible la topologie de l'espace pulsionnel qu'il formalise, isolant ses spécificités dans l'autisme, bien au-delà de la dichotomie imaginaire entre le dedans et le dehors du corps-carapace. Certains dispositifs peuvent ainsi servir d'*en-forme* à l'objet *a*, cet “objet qui prend une forme et qui en délivre une au sujet”.

Mais parler, c'est également opérer un traitement minimal de la réitération cauchemardesque, sans fin, du traumatisme premier que constitue la langue, avec son “vacarme” et ses équivoques. Oui, le bruit de la langue peut rendre fou. À chacun, autiste ou non, de trouver comment y aménager un espace pour son dire.

“Pour qu’un espace de traitement possible de la langue puisse advenir”

par Joëlle Hallet

Cet ouvrage dessine les temps forts de l’histoire clinique et politique qui ne cesse pas de s’écrire dans la rencontre de la psychanalyse et de l’autisme... de la jouissance – de son *entrop*, banquet infernal auquel le XXI^e siècle nous convie.

Cette rencontre passe par la prise en compte de la “topologie de l’espace” telle qu’elle se constitue pour les sujets autistes, pour lesquels il y a “forclusion du trou” : Éric Laurent innove en dépliant les conséquences de cette modalité de réponse au *traumatisme*. Ce ne fut pas la moindre de mes découvertes à la lecture de ce livre : je peux maintenant mieux accompagner les très jeunes enfants autistes que je rencontre, j’entends mieux ce qui les presse quand ils vont de trou en trou dans l’exploration de l’espace de mon bureau et des objets (c’est leur vocabulaire) qu’ils y choisissent.

J’entends mieux aussi comment s’engager réellement dans la parole est *événement de corps*, acte fondamental qui nous concerne chacun.

À suivre...

Vient de paraître : Éric Laurent, *La Bataille de l’autisme. De la clinique à la politique*, Paris, Navarin ♦ Le Champ freudien, octobre 2012.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L’OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente evemiller-roseeve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion annepoumellecannedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alainmiller

▪rédaction

coordination annepoumellecannedg@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [evemiller-rose](#), [annepoumellec](#), [ericzuliani](#)

édition [philippebenichou](#), [cecilefavreau](#), [bertrandlahutte](#)

▪équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [danielroy](#), [judithmiller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au Brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

▪traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmodias batista](#) (lacan quotidien au Brésil)

▪designers [viktor&william francoizelvwfcbzl@gmail.com](#)

▪technique [mark francoizel&olivierripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès patachon.valdes@gmail.com](#)

▪suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahogroupes.fr = liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf = responsable : [philippebenichou](#)

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu = liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gilcaroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net = liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org = liste de diffusion de la new lacanianschool of psychanalysis = responsables : [annelysy](#) et [nataliewulfing](#)

▪ EBP-Veredas@yahogrupos.com.br = uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise = moderator : [maria cristina maia de oliveirafernandes](#)

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (annepoumellecannedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci,
police 10•

•À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique **Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •